

L'éclair se danse et déracine un torse dans la mer :
Simulacre mortel du dieu qui doit venir.
Déguisant sous l'aspect du monde un chant qui le rédime,
Le seul amour s'accroît par le don du désir.
Avec splendeur et violence un cri vous l'a rendue,
La blancheur dérobée à vos premières nuits ;
Durs compagnons agonisant sur les routes du ciel
Vous êtes maintenant étrangers à nos bruits,
Repus d'indifférence et comblés du savoir des pierres.
L'éclat dont nos regards irritent vos chairs mortes
En vous ne sait plus rallumer ce dangereux soleil
Qui nous consume à l'heure où se figent les portes
Dans l'atroce immobilité de l'attente nocturne
Et fait monter en nous un tremblement d'amour.
Ô visage des profondeurs, incestueuse glaise :
Lorsque la parenté du Sixième Jour
Dilate en notre solitude un cœur universel
Heureux qui se découvre identique aux étoiles
Après ce long cheminement sous la voûte du monde.
Contre un vent de tourmente affermissant ses voiles,
Vers l'océan de rubis noir il vogue en sûreté
Dans le fleuve du sang où fermentent les chairs.
Paraisse l'aube, un fruit d'absence est noué dans ces crânes
Qui furent soulevés par le reflet des mers.
Ils gisent confondus dans l'harmonieux verger du jour
Et la nuit ne déchire une si folle étreinte
Que pour attiser dans le ciel un feu d'amoureux signes :
Jacob affronte l'ange et dicte la paix sainte –
La récompense est pour celui qui sait dompter le temps.

« Trois nocturnes », *La lutte avec l'ange*, 1950.

Mal du pays

Je pense à toi ce soir, mon doux pays d'Alsace,
Où sur l'herbe au printemps neigent les cerisiers,
Quand les cigognes survolent les vergers dans le vent du sud,
Et portent la chanson des bois aux rives de la plaine
À travers le ciel bleu sur leurs ailes ouvertes !

Je te crie aujourd'hui à voix haute ma peine :
La détresse nous force à l'autre bout du monde,
Au cœur d'un tourbillon nous sommes engloutis ;
Nous n'irons plus moquer les douaniers aux guérites,
L'enfance et la jeunesse également nous fuient.

Grive qui t'es cachée en ces forêts flétries
Suis du regard notre misère :
Il ne nous reste que poussière
Des grands chemins sur nos souliers.

Devant nous rien que la nuit vide,
Derrière nous la chasse à l'homme
Flambe comme l'éclair sur villages et bourgs.

Dans un cercle infernal de meurtre et d'incendies
Retrouverai-je, un jour, mon doux pays d'Alsace
Où sur les vignes, au printemps,
Fleurit le cerisier
Quand les cigognes, au printemps,
Volent vers la patrie ?

La Corne du Grand Pardon, 1954.

Rien n'est jamais perdu

Rien n'est jamais perdu tout entier dans ma vie,
aucun été ne sombre à jamais dans la nuit :

mon cœur sait rappeler tant d'oiseaux par leur nom –
mes vergers ne sont pas livrés à l'abandon.

Dans le bois automnal où brûle un mur de feuilles
je suis bu par l'œil noir et rond de l'écureuil.
Opticien de l'amour, géomètre des larmes,
quel monde naît de moi dans son berceau de cils ?

La pierre est l'œil fermé de la terre immobile.
Dans la prison nocturne où son cristal s'accroît
l'éclair de mon regard la revêt de ses armes.

À chaque essor du jour mes paupières s'envolent,
les grives font leur nid dans mes moindres paroles,
une étoile palpite au bout de mes dix doigts.

L'Été indien, 1957.

Éclats de sel

Mots distants, interdits comme les choses mêmes,
Et mêlés dans le monde aux matins d'autrefois,
Je m'approche de vous, lentement, dans la nuit.

La parole revit sur des lèvres scellées
Comme celles des murs qui ferment la mer Morte :
Éclats de sel taillés dans les mines du cœur.

L'acte du bélier, Le Soleil sous la mer (1972).

Noyau pulsant

Seul est vrai le lieu nu
arraché maintenant
au buisson sanglant de ma bouche.

peut être

Pour ériger mon cri de pierre
devant le sanctuaire
de la montagne incendiée
je dérobe à l'abîme une Terre qui danse.

- 276 -

Toi, mon fils, tu retrouveras un soir d'arrière-fête
le seuil engendré aujourd'hui dans ma gorge brûlée
si tu retournes, en riant, vers l'amont de cette parole
dans la ville d'été qu'illumine le visage des météores.

Forêts d'instants fleuris en chœur sur les collines
grappes d'éternité
soudainement mûries
aux vignes de l'espace,
le temps danse immobile
dans l'intervalle obscur
d'un souffle au cœur où rien
mes syllabes de feu sur les toits chaulés de la ville.

Délivrance du souffle, 1977.

Jacob mon père
touché par l'ange
artistement et
l'âme à vif
dans le nerf du tressaut,
comme ton pas blessé
ce pays est devenu dansant

boiteux
instable

arrachement au sol
rythme hiatus sursaut,
élan vers l'avenir !

Coupure du premier jardin,
éclipse du chant cristallin,
toi seul tu nous projettes
au-delà de notre demeure calcinée,
dans l'effrayant chemin
béni de la rupture.

Parole de Jacob, angoissante et secrète,
tu restitues l'éclat du feu planté jadis
par la main d'Ève sa sœur sombre –
au couchant de l'Éden qui vieillit sous les ronces –
dans les cavités de la roche usée, silencieuse.

Noyau pulsant, Délivrance du souffle, 1977.

Naître
tomber
sans souffle
entre les cuisses étroites
un instant écartées
de la nuit notre mère

Puis tournoyer
en haletant
dans l'escalier de marbre noir
en spirale
du temps
jusqu'au second détroit : l'infini sans mémoire.
Dessous, le fleuve au désert coule, imperceptible
égout :
la bouche ovale du labyrinthe – un cloaque
assourdissant qui s'ouvre
dans la mer où s'éteint toute lueur des voix.

D'abord on meurt de vie.
Ensuite on vit du meurtre.



peut être

- 278 -

Cela se fait tout seul
sans nous donner de mal.
Le soir
à la télé
lorsque les enfants dorment
la mort fidèle acteur
est toujours au programme.
Très tôt. Beaucoup trop tard.

Dans le défilé, Délivrance du souffle, 1977.

Un jour un mot du chant
conquis sur l'épaisseur de roc du temps,
la main nue creusant le tunnel
sous l'écroulement incessant de la montagne
coincé
cerclé
traqué par l'immédiat
nuit mort silence
on ne peut pas
se retourner
dans le détroit souterrain
l'instant à presque vivre
est arraché de justesse
conquis à l'arme pourpre et peu sûre de la parole

Jacob et poésie ont le même destin
être juif
ou poète
c'est tout un.

Dans le défilé, Délivrance du souffle, 1977.

L'amandier de Jérusalem

Ce n'est qu'un petit arbre, en sa rondeur fragile,
qui veut s'épanouir au cœur du firmament :
pourtant c'est lui, soudain, qui s'est couvert de fleurs,
on dirait dans le ciel un bouquet de comètes !
Ses griffes blanches et roses, ses languettes de flammes
dardent tôt le matin au bout de chaque tige,
entre les ongles tendres des bourgeons annelés
gluants comme du miel,
autour desquels murmurent, heureuses, les abeilles
butinant le soleil dans un jardin d'été...

Et si c'est pour cela
qu'inconsolés, pendant deux mille années,
chassés au bout du monde par l'implacable vie
du pays-du-matin, vu seulement en rêve,
nous avons attendu au fond de la nuit froide
comme des morts enfouis dans le sable et la boue, –
malgré tout, malgré tout, chers enfants du bon Dieu,
il refleurit pour vous sur la grille de la porte,
l'amandier qui s'élance au-dessus du jardin,
hors du cœur rajeuni de cet hiver de roc.

Sous leurs ailes de duvet immenses
par les tempêtes blanches des aubes de janvier
bien protégé contre l'ange de la mort,
soustrait au bec du méchant corbeau noir
qui veut se rassasier du germe de la vie,

déjà mûrit secrètement en toi
comme au milieu d'un feu de printemps clair et doux,
avec tout son tissu de cellules lactées,
le fruit de l'amandier aussi pur que le miel !
Là-haut, sur ton étoile errante
à l'œil vert et doré d'éclair,
qui vole dans la nuit par les isthmes du ciel
lorsque sur la terre étrangère
longtemps il neige encore sur les pays sans nom, –

- 279 -

tu te mets à fleurir, et tout à coup tu chantes
par chaque tige nue de ta jeune couronne,
comme au début de juin les abeilles bourdonnent
dans la lumière verte au lever de l'aurore,
et tressent une natte blonde
sur tes tempes tièdes d'enfant, –

oui, bien qu'il te menace, l'archange de la mort,
contre lui justement,
malgré tout, malgré tout,
tu demeures pour moi la fiancée d'été,
ma toute jeune, ma toujours belle,
ma nouvelle Jérusalem !

(Été-automne 1985)

Passage du vivant, 1984-1989.

L'alliance des géodes

pour Nathalie et Sacha

Dans les géodes jumelles
Qui dorment encore
Sous la terre aveugle
Selon un jeu de miroirs muets,
Les cloches de pierres oubliées
Sonnent pour annoncer
L'échange des éclairs d'amour :
Invisibles d'abord cachés en nous.
Mais vient à passer sur les hommes
La herse du temps en gésine,
Alors elle portera au grand jour
Mille fruits de feu solitaires.
Et voici, né de sa jeune nuit,
Le double matin des géodes !
Le défaut cristallin des cœurs

Murmure en fulgurant
Son secret : l'étoile souterraine,
Le lis de mer épanoui dans le ciel noir.
Ainsi mon serviteur Germe
A trouvé son épouse :
Pour eux, la double vie commence.

Le 8 janvier 2013 (avec le souvenir poignant de l'hiver 1940 à Deauville.)

L'Alliance des géodes, 2010-2015.

Pourquoi faut-il ?

Pourquoi faut-il sacrifier le taureau à minuit ?
Parce que c'est l'heure où la pleine lune luit.

4 novembre 2017.

Peut-être, n° 10, janvier 2019.



Hélène Péras. Photographie d'Alfred Dott.